

## JACQUES MARITAIN, LE PHILOSOPHE, LE LYRIQUE ET LE... MYSTIQUE



L'intelligence est le bien le plus haut. Mais l'amour est meilleur...  
saint Thomas d'Aquin...

### LES ANNEES D'ETUDES : LA SORBONNE ET RAÏSSA

Selon Julien Green, il avait un « air de grand seigneur qui s'ignore et qui passe avec une facilité royale au-dessus de tout ». Maurice Sachs confirme à sa manière : « je n'avais jamais vu de traits transportant une plus grande douceur ; l'œil bleu clair et droit était humide de tendresse et la grande mèche qui lui couvrait une partie du front lui donnait un air d'enfant »<sup>1</sup>. Né en 1882, élevé dans le protestantisme libéral, au sein d'une famille anciennement républicaine Maritain était le petit-fils par sa mère Geneviève, de Jules Favre, qui avait été sous le second empire l'avocat d'Orsini et le premier ministre des Affaires étrangères du gouvernement de la Défense nationale. La présence un peu encombrante de grand-père ministre est attestée par Maritain lui-même qui l'évoque dans la préface à son *Carnet de notes* :

« Enfant je détestais l'idée de ressembler, comme les amis de la famille se plaisaient à le faire gentiment remarquer, au buste de mon grand-père qui ornait la cheminée du salon de ma mère. Ce n'était pas seulement orgueil, ni révolte de n'être pas « seulement moi-même ». J'avais le pressentiment d'une sorte d'élément fatal, et de ce qu'il y avait de violence et d'amertume, mêlé à beaucoup de grandeur et de générosité, dans ma lignée héréditaire »<sup>2</sup>.

Bien que né d'un père catholique, il fut baptisé par un pasteur protestant. Comme le remarque Pierre Vidal-Naquet dans sa préface-essai *Maritain et les Juifs* « le protestantisme, qu'il soit inné ou acquis, était alors la religion de la République ». Mais ce converti connu pour son prosélytisme devint vite athée. Voici comment, dans un texte intitulé *Profession de foi*, il résume aussi simplement que possible l'expérience intellectuelle acquise. Il s'agit de la traduction en français, en 1941, d'un essai publié d'abord en anglais à la demande de son éditeur, essai intitulé *I believe* :

« J'ai été instruit pendant mon enfance, dans le « protestantisme libéral ». Ensuite j'ai connu les divers aspects de la pensée laïque. La philosophie scientifique et phénoméniste de mes maîtres de la Sorbonne avait fini par me faire désespérer de la raison. Un moment j'avais cru que je pourrais trouver la certitude intégrale dans les sciences, Félix le Dantec pensait que ma fiancée et moi deviendrions les disciples de son matérialisme biologique (...).

Avant d'être pris par saint Thomas d'Aquin, les grandes influences que j'ai subies sont celles de Charles Péguy, de Bergson, de Léon Bloy (...). C'est à ma conversion au catholicisme que je connus saint Thomas. Moi qui avais voyagé avec tant de passion parmi toutes les doctrines des philosophes modernes, et n'y ai trouvé que déception et grandioses incertitudes, j'éprouvai alors comme une illumination de la raison ; ma vocation philosophique m'avait été rendue en

---

<sup>1</sup> Sachs (M.), *le Sabbat, souvenirs d'une jeunesse orangeuse*, Paris, Gallimard, 1960, p. 102. Voir l'article de Sylvain Guéna, « Sachs et les Maritain », in *Cahiers Jacques Maritain*, n° 48, juin 2004, Poésie, raison, philosophie, p. 68 à 71.

<sup>2</sup> Maritain (J.), *Carnet de notes*, op. cit., p. 130.

plénitude. *Malheur à moi si je ne thomistise pas*, écrivais-je dans un de mes premiers livres. Et depuis trente ans de travaux et de combats, j'ai cheminé dans la même voie (...) »<sup>3</sup>.

Il passe ainsi par l'état d'esprit de l'idéaliste libre-penseur, du converti inexpérimenté puis du chrétien conscient des difficultés et de l'ampleur de la tâche. Dreyfusard ardent, il est très lié Ernest Psichari, (le petit fils d'Ernest Renan). Amitié exemplaire. Ils font connaissance l'un de l'autre vers 1897 ou 1890. Maritain est son aîné d'un an et ils ne sont pas dans la même classe mais ils se retrouvent sans cesse. Tous deux rivalisaient d'ardeur dans un socialisme vague et généreux typique des intellectuels d'alors qui nourrissaient de douces illusions sur l'efficacité des Universités populaires pour la moralisation du peuple. Maritain et son ami vivaient parmi les idées les plus avancées et s'ils se distinguaient c'est par un idéalisme plus présomptueux que militant.

« Dans ce mouvement qui vers 1895 et 1900 portait toute la jeunesse intellectuelle vers le peuple, Psichari et Maritain étaient des plus ardents, des plus généreux, de ceux qui se passionnaient de justice et brûlaient de se donner. Leur enthousiasme d'enfant se traduisait quelquefois par une singulière logique. Ce n'était plus assez de s'en aller tous les soirs, le dîner à peine fini, à l'Université populaire, avec un pantalon de velours et une ceinture rouge « pour faire comme les ouvriers » ; une injustice aussi criante que d'accepter de se faire servir n'était plus supportable : aussi Ernest et Jacques bondissaient à la cuisine et rapportaient les plats, à l'effarement de la vieille bonne qui avait bien de la peine à ne pas se fâcher et qui grognait. Monsieur Jacques pourrait au moins laisser les gens tranquilles ! Le voilà qui dérange toute ma vaisselle ! »<sup>4</sup>.

Il rencontre au cours d'une pétition, une jeune fille d'origine russe : Raïssa Oumançoff. Dans *Les grandes Amitiés* – ses mémoires –, elle décrit avec la délicatesse qui la caractérise cette première rencontre :



:

« Un jour où, toute mélancolique, je sortais d'un cours de M. Matruchot, professeur de physiologie végétale, je vis venir à moi un jeune homme au doux visage, aux abondants cheveux noirs, à la barbe légère, à l'allure un peu penchée. Il se présenta, me dit qu'il était en train de former un comité d'étudiants pour susciter un mouvement de protestation parmi les écrivains et les universitaires français, contre les mauvais traitements dont les étudiants socialistes russes étaient victimes en leur pays. (...) Et il me demanda mon nom pour ce comité. Telle fut ma première rencontre avec Jacques Maritain »<sup>5</sup>.

Il y a peu de descriptions de Raïssa Maritain. Celle que fait Sachs est fort belle :

« Elle était une juive du temps du Christ, mince, aiguë, menue mais flambante, et cette flamme jamais éteinte qui brûle les pages de la Bible, sans qu'elles s'y consomment, faisait brûler dans ses yeux châtaigne, un feu orangé. Ce corps assez souffrant avait ramassé toutes ses forces

<sup>3</sup> Maritain, (J.), « Profession de foi », in *Le Philosophe dans la Cité*, chap. II, *op. cit.*, Texte français publié pour la première fois par les Editions de la Maison Française, Inc., 610 Fifth Avenue, New York, 1941, volume XI, 1991, p. 29.

<sup>4</sup> Goichon (A. M.), *Ernest Psichari, d'après des documents inédits*, Paris, Louis Conard éditeur, 1925, p. 46.

<sup>5</sup> Maritain (R.), *Les grandes amitiés*, parues d'abord en deux volumes séparés, *Les Grandes Amitiés*, New York 1941, *Les Aventures de la Grâce*, 1944, in *O.C.* volume XIV, Paris et Fribourg, éd. Saint Paul et Fribourg, 1993, p. 662.

dans l'esprit. Esprit rectiligne, logique, apostolique, dur et puissant, adorant avec violence, R. Oumançoff sortait droite et dépouillée de la Russie qui prépara la Révolution »<sup>6</sup>.

Très jeune Maritain est socialiste de tendance, de cœur. Mais il tiendra dans son *Carnet de Notes*, en 1954 à préciser sa position sur la question : « Si je ne renie point, loin de là, l'estime et l'amour du peuple ouvrier qui s'étaient développés en moi et que j'ai toujours conservés, j'ai horreur du feu mauvais et des lieux communs de guinguette révolutionnaire dont il se nourrissait alors »<sup>7</sup>.

Nul mieux que Raïssa ne décrit le Maritain des jeunes années déjà très apte « à passionner le débat » et qui s'était mis en tête au grand dam de sa mère de servir lui-même chez lui à table par tolstoïsme. Ils ont à peine vingt ans. Il lui fait connaître E. Psichari. Tous deux s'enthousiasmaient pour Péguy qui selon Raïssa, considérait Jacques comme un successeur éventuel des *Cahiers de la Quinzaine*. Elle note fort justement que « le conflit entre la Boutique de Péguy et la Sorbonne a été l'un des événements spirituels de la France avant la première guerre mondiale »<sup>8</sup>. Jacques suit les cours d'Emile Durkheim mais si celui-ci est animé d'une conviction ardente, c'est pour la sociologie. Et c'est la philosophie qui passionne déjà Maritain. Qui sont les « mandarins » d'alors ? Vincent Brochard, aveugle, Gabriel Séailles, Lucien Lévy-Bruhl pour lequel Jacques Maritain conserva le plus de gratitude et avec lequel il devait maintenir des liens. Le rationalisme et le scepticisme sévissent et rien ne les satisfait dans cette Sorbonne spirituellement asphyxiante et intellectuellement desséchante. Au bout de quelques années d'études dans ce climat, au cours d'une promenade mémorable au Jardin des Plantes que Raïssa retrace, tous deux prennent la décision solennelle de regarder en face et jusqu'en leurs dernières conséquences les données de l'univers dont la philosophie du scepticisme et du relativisme était l'unique lumière. Si cette expérience n'aboutissait pas, la solution serait le suicide. C'est alors que Péguy lui-même, ennemi juré pourtant de « l'historicisme sorbonnien » qu'il abhorre leur fait traverser la route et les conduit à Henri Bergson, qui enseignait alors au Collège de France et leur redonne de l'air. Le premier, il répondit à leur désir profond de vérité métaphysique. Bergson libéra en eux le sens de l'absolu. Quoique intraitable critique de l'intuition bergsonienne, il n'en rendra pas moins un juste hommage à son ancien professeur et lui reconnaîtra d'abord l'immense mérite d'avoir lutté seul dans l'Université française pendant longtemps contre le matérialisme soi-disant positif et le relativisme kantien et d'avoir tiré certains esprits des fétichismes modernes divers, de la négation systématique et du scepticisme doctoral où l'on « parquait » la jeunesse française. Nul doute qu'en évoquant le tribut de reconnaissance que lui devaient ceux qu'il avait tirés de cet enfer intellectuel, il s'inclue lui-même<sup>9</sup>.

En 1904, fiancés depuis deux ans ils décident de se marier. Au cours d'un séjour à la campagne, Raïssa prend froid. Mal soignée par un médecin incompetent, elle est opérée en catastrophe à la lumière d'une lampe à pétrole par un chirurgien ramené de Paris *in extremis* par sa sœur. Pendant que celle-ci tient la lampe Jacques Maritain lui tient la tête. Sauvée à la dernière minute, elle subit une convalescence interminable, suivie de rechutes successives et restera tout le reste de sa vie de santé délicate. Guérie, elle épouse Jacques qui prépare alors son agrégation.



<sup>6</sup> Sachs (M.), *op. cit.*, p. 109.

<sup>7</sup> *Carnet de Notes*, *op. cit.*, p. 136.

<sup>8</sup> *Les grandes amitiés*, *op. cit.*, p. 678.

<sup>9</sup> *La philosophie bergsonienne*, *op. cit.*, p. 189-190.

Raïssa Maritain a raconté en termes inoubliables comment Jacques et elle ont fait la connaissance, en Juin 1905, de Léon Bloy, qu'ils découvrent grâce à un article élogieux de Maeterlinck. Pour tous les deux, cette immense colère dans la pitié, cette révolte dans l'amour représenta une bouffée d'oxygène laissant, « le contre-poison de toutes les fadeurs laïcisées » pour reprendre la formule de Pierre Gardère. Maritain évoque Léon Bloy dans son *Carnet de notes* où il tire du fatras de ses anciens carnets des notes de jeunesse pour la simple raison « qu'elles donnent une idée de l'état d'une âme qui cherche dans la nuit, et de ce qu'a été le trajet spirituel d'un garçon affamé d'absolu qui jusqu'à sa rencontre avec Léon Bloy se croyait athée ou complètement agnostique »<sup>10</sup>. Bloy devient leur parrain. Baptisé le 11 juin 1906, à Saint-Jean l'Évangéliste de Montmartre, en même temps que son épouse et que sa belle-sœur Véra, il va désormais s'engager sans retour et engager son honneur de chrétien dans tous les combats philosophiques et politiques qui lui sembleront dignes d'être menés. L'apport de Léon Bloy à la pensée du philosophe qui est son filleul est sans doute de lui avoir donné le sens du tragique comme le souligne avec beaucoup de perspicacité Pierre Vidal-Naquet. Mais un jeune homme qui, à 16 ans, se roule de désespoir sur le plancher de sa chambre parce qu'à toutes les questions – *il n'y avait pas de réponse* –, est sans nul doute déjà largement prédisposé au sens du tragique. C'est chez Léon Bloy qu'ils rencontrent Georges Rouault mais aussi Pierre Termier, géologue, profond admirateur de Marcel Bertrand et de Edouard Suess, dont les travaux ont été décisifs dans l'orogénèse des Alpes. A sa mort, Maritain rendra un juste hommage à l'auteur de « A la gloire de la terre ».

En 1905, agrégé de philosophie il part avec sa femme à Heidelberg, grâce à une bourse du legs Michonis pour aller étudier les sciences biologiques. L'état de Raïssa s'aggrave. Elle guérit à nouveau, et semble-t-il d'une manière qui relève du miracle. Péguy revient à la foi et sollicite Maritain comme médiateur. Leurs relations connaissent déjà les ombres qui vont les finir par les gâcher. En 1916 Véra vit désormais avec eux. Trahie par sa santé, elle renonce au métier d'infirmière auquel elle se destinait par vocation et se consacre désormais au couple, dont elle sera le gardien, l'intendante, la secrétaire pour Jacques, un « grand Ange auxiliaire ». Ils repartent en 1907 à Heidelberg, la bourse attribuée comportant deux années de séjour. C'est en 1908 qu'ils rentrent en France. Le titre d'agrégé donne à Maritain le droit d'occuper une chaire de philosophie dans un lycée d'Etat, mais il craint que l'anticléricalisme ambiant l'empêche d'enseigner selon ses convictions de chrétien et il renonce à l'Université. Péguy le recommande à un éditeur de Hachette et il reçoit la commande d'un *lexique orthographique* qui va l'occuper avec sa belle-sœur – qui assure le secrétariat – toute une année. Il devait figurer ensuite dans un singulier volume intitulé *Tout-en-Un*, que les chineurs chanceux peuvent encore trouver dans les brocantes. Puis vient la commande d'un *Dictionnaire de la Vie pratique* qu'il accepte intrépidement et auquel il travaille trois années. Comme l'écrit non sans humour Raïssa, « il ne garda le souvenir d'aucune des connaissances pratiques qu'il dut posséder quelques temps car ni le macramé, ni les recettes de cuisine, ni la chasse, ni la pêche, ni le jiu-jitsu n'eurent alors de secrets pour lui ».

Psichari entre temps est revenu du Congo et a parlé de Maritain à Henri Massis. Raïssa découvre alors Thomas d'Aquin, avec bonheur, presque ivresse. En Octobre 1909, les Maritain s'installent à Versailles, près des Rouault. De 1909 à 1913 Jacques Maritain s'adonne ainsi à la rédaction du *Dictionnaire de la Vie pratique*, activité qui réjouit fort Raïssa qui commente joliment :

« En retard, avec ses collaborateurs sur tous les délais qui lui furent successivement consentis, il finit cependant par arriver au bout de ce labeur fastidieux, mais en ayant abandonné en route ses droits d'auteur sur la vente d'un chef d'œuvre qu'il lui fut toujours difficile de reconnaître pour sien »<sup>11</sup>.

---

<sup>10</sup> *Carnet de notes*, op. cit., p. 152.

<sup>11</sup> Maritain (R.), *Les grandes amitiés*, parues d'abord en deux volumes séparés, *Les Grandes Amitiés*, New York 1941, *Les Aventures de la Grâce*, 1944, in *O.C.* volume XIV, Paris et Fribourg, éd. Saint Paul et Fribourg, 1993.



Il n'est pas invraisemblable de penser que c'est à travers l'activité liée aux *Cahiers de la Quinzaine* et celle qui suivra pour Hachette Maritain que Maritain ait acquis l'essentiel de sa future compétence de fondateur et de directeur de revue. Parallèlement, il se consacre à l'étude approfondie d'Aristote, de saint Thomas et des scolastiques contemporains et il rédige ses premiers écrits et ses premières conférences : en 1909, « le Néovitalisme en Allemagne et le Darwinisme »<sup>12</sup>; en 1910, *La Science moderne et la Raison* formera le premier chapitre d'*Antimoderne*<sup>13</sup>. En 1911, il écrit pour *la Revue de philosophie* un long article sur *L'Evolutionnisme bergsonien*. Le texte est repris dans les cinq premiers chapitres de *La philosophie bergsonienne*<sup>14</sup>. Puis, dans *la Revue thomiste*, il publie une étude sur les deux bergsonismes où il distinguait le bergsonisme comme système justifiable d'une âpre critique et le bergsonisme d'intention dont il admirait l'esprit. Ces pages forment les chapitres XIII et XV du même ouvrage. En 1912, Jacques quitte sans regret la maison Hachette pour commencer son cours de philosophie au Collège Stanislas. En avril et mai, il donne une série de conférences sur *la Philosophie de M. Bergson et la Philosophie chrétienne* à l'Institut catholique de Paris. Elles consacrent en quelque sorte la rupture avec le bergsonisme. En 1913, son premier grand livre paraît : c'est *La Philosophie Bergsonnienne*, composé des conférences de 1913, et des deux articles, mais l'ensemble revu avec soin. En juin 1914, il est nommé professeur à la faculté de Philosophie de l'Institut Catholique de Paris.

La guerre est proche. Après s'être présenté à un nombre incroyablement élevé de conseils de révision Jacques est reconnu « bon pour le service » en 1917. Il est alors versé dans un régiment d'artillerie cantonné à Versailles, où on le tint en observation pendant quinze jours en lui interdisant tout exercice et toute corvée. Revêtu d'un vieil uniforme rapiécé, à sa première sortie les ouvriers qui cantonnaient se prenaient de pitié pour lui : « Quel sale gouvernement d'habiller un homme comme ça ». C'était sa première expérience de caserne. La consigne était pour lui de ne rien faire, de sorte qu'il jeta là les premières notes d'un livre sur Descartes sur son lit de soldat (vraisemblablement *Trois Réformateurs*). Peu de temps après on le réforma.

Lorsqu'il rompt avec Péguy, Jacques accepte la médiation difficile et l'épreuve d'informer Mme Péguy de la conversion de son mari. C'est la sœur de Jacques qui est à l'origine de cette décision mais finalement c'est Jacques qui est chargé de la mission, ce que déplore Raïssa, perspicace et lucide :

« C'est dommage. Une femme s'en serait mieux tirée, elle aurait crié avec les femmes, et de tous ces cris, il ne serait rien resté ; aucun résultat sans doute n'aurait été obtenu, du moins rien de grave, rien de blessant n'aurait alourdi la mémoire des unes et des autres. Au lieu de cela la visite qui ne peut que paraître indiscreète, de ce jeune homme qui dit des paroles inoubliables, accepte une discussion théologique et énonce des vérités absolues. Pauvre généreux ambassadeur. Ce n'est pas la dernière fois qu'il aura accepté de jouer ce rôle ingrat pour des causes perdues d'avance »<sup>15</sup>.

<sup>12</sup> *Revue de philosophie*, octobre 1910, in *O.C.* volume I, pp. 793 sq.

<sup>13</sup> In *O.C.* volume II, *op. cit.* pp. 939 sq., publié ensuite en 1922.

<sup>14</sup> In *O. C.* volume I, *op. cit.*, pp. 99 sq.

<sup>15</sup> *Les grandes amitiés*.

Même en faisant la part de l'amour éprouvé pour son mari, l'analyse a quelque chose dont la justesse ne saurait être mise en doute. Mais à l'issue de cette démarche, il en résulta une aggravation de la situation familiale de Péguy et les deux hommes s'éloignèrent l'un de l'autre. A partir de 1910 l'anti-intellectualisme de Péguy sera durement jugé par Maritain. En 1912, Péguy édite l'ordination de Julien Benda, que rien selon eux, ne destinait à prendre rang parmi les *Cahiers de la Quinzaine*. Ils expriment leur étonnement et leur peine. Péguy répond par la fureur. C'est la rupture. Maritain n'aimera jamais – et à juste titre – la rage critique de Benda et la férocité dont il fait preuve qu'il ait raison ou tort.

#### LA MATURATION : DE L'ACTION FRANÇAISE A L'INDEPENDANCE

En 1913, Psichari leur présente Henri Massis. Il a conduit avec Gabriel de Tarde en 1912 une enquête au de la jeune élite intellectuelle de France sur ses tendances principales, et publiée dans *L'Opinion* sous le pseudonyme d'Agathon. Massis était alors encore politiquement libre, indépendant de *l'Action française*. L'enquête avait fait une certaine impression et témoignait de cette indépendance. Evoquant l'homme, Raïssa déplore son évolution ultérieure :

« Pourquoi faut-il qu'il ait évolué dans le sens le moins généreux de sa nature, qu'il soit devenu la victime des cœurs durs et des esprits faux qui ont dominé trop longtemps une partie notable de la jeunesse de notre pays ? Si Ernest Psichari avait vécu, cela ne serait sans doute pas arrivé. Massis était beaucoup plus près d'Ernest que de Jacques. Ernest l'aurait sans doute libéré »<sup>16</sup>.

Si on ne peut préjuger des possibles futurs, contingents ou pas, ce qui est, c'est que Maritain n'était pas proche de Massis. C'est l'orientation politique de Massis et son attitude généralement opposée à la sienne dans des questions d'intérêt universel qui ont mis fin à leur amitié. A 1918, Massis lia son activité d'écrivain au groupe de l'Action française et persévéra dans l'attitude politique et intellectuelle des partisans de Maurras. Par le père Clérissac, les Maritain furent informés de l'école de Maurras. Jacques Maritain admettait alors que son bagage d'idées politiques et sociales ou plutôt de tendances ne valait pas grand-chose. Il accepta assez passivement une influence. C'est seulement en 1926-27, lorsque leur responsabilité fut clairement engagée que la rupture éclatante eut lieu. Maritain est désormais connu. Que peut-on lui reprocher ? Il n'a jamais fait partie d'aucune institution ou organisation d'Action française mais on lui reprocha sa négligence, comme sa collaboration de quelques années à *La Revue Universelle* qui fut dirigée successivement par Jacques Bainville puis par Henri Massis. 1926 est l'année de la dure bataille contre l'emprise logique de Maurras et l'affrontement affectueux avec Cocteau. C'est pour dissiper toute équivoque qu'il entreprit le premier de ses ouvrages de philosophie politique, *Primauté du Spirituel*, paru en 1927. Il éclaire la dure condamnation de Rome. Ensuite, les raisons de son intérêt de prédilection seront davantage liées aux circonstances historiques tragiques. *Primauté du Spirituel* obligea plusieurs des émules de Maurras de choisir entre le *Politique d'abord* de Maurras et l'ouvrage de Jacques. La rencontre avec Pierre Villard devait achever de troubler les esprits quant à l'adhésion réelle de Maritain à l'esprit de l'Action française. De fait, il n'adhéra jamais. En 1917, il reçoit une lettre d'un inconnu qui a suivi quelques-uns des cours sur la *Philosophie allemande* que Maritain donna alors. Il lui exprime son admiration et ses incertitudes et évoque les trois auteurs auxquels il est redevable, Pascal, Georges Sorel et... Maurras. Jacques reçut ainsi vingt-trois lettres de Pierre Villard, publiées en partie dans le *Carnet de notes*<sup>17</sup>. Pierre Villard meurt en 1918 atteint mortellement par un éclat d'obus. Surtout Maritain découvre alors qu'il est un riche héritier et qu'il a manifesté la volonté de lui faire servir la moitié de sa fortune. Il est institué son légataire universel conjointement avec Charles Maurras qui suggère de verser chacun 50.000 francs à la *Revue Universelle* ce qui permettrait de marquer la double position de la revue : d'une part une tribune pour les idées de l'Action française dans l'ordre politique, d'autre part une tribune pour la pensée chrétienne. Maritain hésite et accepte avant tout en mémoire de Pierre Villard et de la façon dont il a joint les deux œuvres dans sa pensée. Ainsi se trouva accentuée l'espèce d'« entente cordiale » entre l'Action française et Maritain. Toute coopération positive s'est trouvée limitée à l'entreprise de *la Revue Universelle*. Mais c'est en 1935 que Maritain définit clairement son

---

<sup>16</sup> *Idem*.

<sup>17</sup> Chapitre IV, *op. cit.*, p. 252 à 292.

attitude politique à l'égard des partis, dans sa *Lettre sur l'Indépendance*. Il évoque l'expérience qui a motivé la rédaction de cet écrit. Au cours de l'été, mis au courant d'un projet de fondation d'un nouvel hebdomadaire, *Vendredi*, politiquement orienté à gauche, mais indépendant de tout parti et invité à y collaborer, il a considéré que refuser à une telle invitation aurait été une faute. Il s'en explique :

« Non seulement je suis disposé à écrire partout où l'on me laisse librement porter mon témoignage, dans un périodique de droite comme dans un périodique de gauche (puisque tout périodique ayant l'audience d'un grand nombre est fatalement classé ainsi) mais, dans le cas présent, il me plaisait pour une raison spéciale d'écrire ainsi dans un périodique de gauche : parce que le public de gauche est précisément celui qui a le plus rarement l'occasion d'entendre une voix chrétienne, et où les plus forts préjugés – d'origine plus sociale que métaphysique – sont nourris contre le christianisme »<sup>18</sup>.

Or, que s'est-il passé ? On a cru que Maritain « s'enrôlait ». En donnant à *Vendredi* un article pour le premier numéro, Maritain témoigne ainsi qu'il ne refuse pas la conversation. Mais compte tenu de l'atmosphère insuffisamment purifiée des passions du moment, a une mise au point, il n'a pas renouvelé l'expérience. Quelle est la position de Maritain ? Elle est celle d'un homme qui refuse par désir d'indépendance d'adhérer à aucun des partis existants, mais se trouve même, contre chacun d'eux.

On mesure mal aujourd'hui le rayonnement qui fut le sien et qui était déjà le sien à l'aube du désastre de 1940. Il bénéficiait d'une immense réputation intellectuelle, morale, et spirituelle. Dans son livre sur Malraux, évoquant l'a guerre, Roger Stéphane écrit : « Freud, Bergson, Maritain, Einstein règnent »<sup>19</sup>.

### MARITAIN AUX FRONTIERES DE L'ART ET DE LA POESIE...

Dans les années 1910, et pendant quelques années ensuite, Maritain, aux dires même de sa femme n'avait de souci que de métaphysique. Il passait parmi les hommes sans beaucoup les regarder et ne s'intéressait qu'aux objets intelligibles. Il se plaisait à irriter, à déconcerter. S'il respectait les hommes dont il critiquait les idées, ils n'étaient que les véhicules de doctrines abstraites et elles seules valaient la peine de d'être scrutées par l'esprit. C'est par l'art et par la poésie, puis plus tard aux problèmes sociaux et éthiques, que le philosophe devait s'humaniser, entrer dans l'épaisseur des choses humaines et proclamer la nécessité d'un humanisme intégral. L'art et la poésie ont profondément humanisé le philosophe. Très jeune il est déjà doté d'une culture artistique très grande, qu'il fait partager à sa fiancée : il lui fait découvrir la peinture. La première discussion violente entre les deux futurs époux eut lieu à propos d'une question d'art, d'un tableau de Rembrandt appelé *la Boucherie*, dont le sujet et sa brutalité blessait la sensibilité délicate de la jeune femme. Ainsi ont commencé leurs discussions sur l'art, prolongées par une réflexion de quelque cinquante ans pour lui, et d'une activité poétique pour elle. A vingt ans, il était fou de Baudelaire comme en témoigne deux poèmes retranscrit dans son *Carnet de notes*<sup>20</sup>. On discerne mal le lien entre les eux poèmes qu'il présente comme un « mauvais pastiche », ce qui est vrai. Le premier poème rappelle étrangement *l'Albatros*, – en infiniment plus pathétique et en notoirement moins bon – tandis que le second fait partie de la veine des « vanitas », il est une plainte du temps qui passe, sans grand intérêt poétique comme il le souligne lui-même avec une claire conscience de ses capacités poétiques mais révélateur de l'arrière-fond réel de son état d'esprit d'alors. Un profond sentiment de néant dont Bergson devait le tirer, lui et Raïssa.

C'est avec Rouault que Maritain noue d'abord les premières « grandes amitiés ». En 1910, Les œuvres de Rouault font l'objet d'une exposition à la Galerie Druet à Paris. Rouault était alors un solitaire incompris et méconnu des critiques; la nouveauté de sa peinture déconcertait et bouleversait<sup>21</sup>. Le peintre demande à Maritain de se charger du texte de présentation. Il écrit sous le pseudonyme de

<sup>18</sup> *Lettre sur l'Indépendance*, Paris, Desclée de Brouwer, 1936, in *Œuvres complètes*, volume VI, 1983, p. 266-267.

<sup>19</sup> Stéphane (R.), *Malraux, premier dans le siècle*, op. cit., p. 30.

<sup>20</sup> *Idem*, p. 143.

<sup>21</sup> Sur les rapports Maritain – Rouault voir l'article « Maritain-Rouault » par Nora Possenti Ghiglia, *Cahiers Jacques Maritain*, n° 12, novembre 1985, p. 5 à 21.

Jacques Favelle et y « relève dans la peinture de Rouault l'aspect du travail manuel amoureux et patient, de la manipulation intelligente tout appliquée à imprimer dans la matière une forme répondant à l'émotion que les choses suscitent chez l'artiste. Il remarque aussi la parenté spirituelle qui lie ce peintre aux artisans des corporations médiévales »<sup>22</sup>. En 1911, il le rencontre au Musée Moreau. Le peintre lui montre des esquisses étonnantes, rebutantes au premier abord et qu'il ne peut s'empêcher d'admirer. Il écrit déjà dans son *Carnet de notes* que « le seul critérium de l'œuvre d'art, c'est l'autorité avec laquelle elle s'impose, qu'elle plaise ou non, et qui ne dépend que de la profondeur où l'artiste a pu descendre, dans son exploration rigoureusement solitaire du monde sensible »<sup>23</sup>. Maritain note très vite qu'à la base de son œuvre picturale, il y a « la profonde et sévère émotion », « son émotion primitive », l'effort de « reproduire le mieux possible la vérité des choses qui l'émeuvent ». Rouault appelait ce principe « la vision »<sup>24</sup>.

Maritain entretiendra également une amitié féconde avec un autre peintre : Gino Severini, dont l'influence apparaît fugitivement dans ce premier ouvrage. « Dans *Art et Scolastique*, bien avant de connaître personnellement Severini, (...) il avait basé une de ses réflexions sur la perfection sur une peinture futuriste qui l'avait frappé, la « Danseuse obsédante », œuvre de son futur ami »<sup>25</sup>. Enfin, c'est avec les romanciers comme Mauriac, ou Green dont il resta proche en particulier qu'il réfléchit sur le roman.

C'est la maison de Meudon que Maritain put acquérir grâce au legs de P. Villard qui constitue son champ d'activité propre : elle devint le centre de rayonnement spirituel dont il rêvait. Acquise en 1923, elle devait constituer pendant quinze ans un centre de rayonnement spirituel. Pierre Gardère le décrit alors :

« Intégral contre tout intégrisme, il avance masqué de lumière et de simplicité. Humour lucide et tendre. A la fois évangélique et socratique : mais les deux ironies, sur des plans pourtant si distincts ne sont elles pas mystérieusement accordées ? tel je le revois dans les livres rencontrés de l'époque héroïque, au 10 de la rue du Parc à Meudon. Intime laboratoire. Tous les ferments, toute la phosphorescence secrète du Paris d'après-guerre » ; celle qui ne brille pas comme un feu follet ; celle qui s'intensifie par sa purification. Le surréalisme était né, peu d'années auparavant, antérieurement à tous les manifestes, de la communion des arts la plus indépendante : Apollinaire, Erik Satie, Cocteau, Picasso, Diaghilev. De même le surrationalisme chrétien va rejaillir de ce foyer, à la fois oratoire et carrefour, auberge d'Emmaüs et creuset d'expérience (...). Certains venaient de la profonde Russie, et de l'errance juive, Berdiaeff et Chagall »<sup>26</sup>.

Les années 1923 à 1929 sont liées à ce lieu d'accueil, de réflexion et de rencontres, « le dernier salon de conversion » selon la formule de Maurice Sachs qui l'évoque dans *Le Sabbat*. Maritain rappellera le regard que Sachs portait sur lui :

« Pour moi, est-ce que je suis Jacques ou Paul, ou un lunatique criant sa chanson. Comment savoir. Le pauvre Maurice Sachs disait que je lui avais été sympathique parce que à son avis je ressemblais à Muichkine, l'Idiot de Dostoïevski »<sup>27</sup>.

Il distinguait Satie comme l'un des créateurs les plus authentiques de l'époque. Il l'admira de loin sans jamais l'aborder, avant qu'à l'instigation d'un jeune poète en 1925, il ne lui rende visite dans sa chambre d'hôpital. A Meudon se retrouvent des hommes de plume, - Jean Cocteau, Emmanuel Mounier, Maurice Merleau-Ponty, Gabriel Marcel, Henri Massis, Henri Ghéon, Julien Green, Bernanos, Mauriac, Pierre Van der Meer, Jacques Madaule, Max Jacob, Pierre Reverdy, des peintres aussi - Rouault, Chagall, Severini, Valentine Reyre, Maurice Denis. Maritain fonde et dirige la collection du *Roseau d'or*, décriée et même moquée par Thibaudet, au moins pour son titre. C'est l'époque de l'« escadrille ». Ce sont aussi les années de l'Action française, dont Maritain va

---

<sup>22</sup> Possenti Ghiglia (N.), *op. cit.*, p. 12.

<sup>23</sup> *Carnet de notes, Vieux souvenirs*, (1911), *op. cit.*, p. 215.

<sup>24</sup> Maritain (R.), *Les grandes amitiés*.

<sup>25</sup> Sarraute (G.), « Témoignage sur Severini et Maritain », *Nova et vetera*, LXIIe année, n° 1, janvier-mars 1978, pp. 233-234.

<sup>26</sup> Gardère (P.), « Maritain aux frontières de l'art », *op. cit.*, p. 24.

<sup>27</sup> Blanchet (Chap.), *Maritain en toute liberté*, éd. du Cerf, Paris, 1997. (Les pages choisies de Chap. Blanchet, *Cahiers Jacques Maritain*, n° 34, p. 56-57. Cité par René Mougel, *Cahiers Jacques Maritain*, n° 34, p. 72.



progressivement se distancer. L'engagement politique de Maritain a fait couler de l'encre, en particulier son engagement aux côtés de Maurras. Mais il ne deviendra jamais un politique au sens technique du terme. C'est la rencontre avec Cocteau qui est décisive, très éprouvé alors par le deuil de Raymond Radiguet. Antoine Blondin décrit ce jeune homme fauché précocement et qui compta beaucoup pour Cocteau :

« Conduit par la main fraternelle de Max Jacob, Raymond Radiguet s'avance. Plutôt malingre, atrocement myope, les cheveux incultes pendant sur le col, il roule d'interminables cigarettes et froisse dans sa poche des poèmes purs, lucides, translucides comme des glaçons. Il a quinze ans et stupéfie l'entourage par sa clairvoyance. C'est encore la guerre et il habite au parc saint Maur, sur le bord de l'eau, aussi l'appelle t-on : le miracle de la Marne ». A quoi il répond : « l'âge n'est rien. C'est l'œuvre de Rimbaud et non son âge qui étonne »<sup>28</sup>.

Cocteau en est fou. A partir de ce moment-là « il pourra présenter indifféremment un soutier vêtu d'un bleu de chauffe en train de taper à la machine à écrire et prétendre que c'est un ange, la confection d'une soupe aux choux dans le Berry et affirmer que cette allégorie exprime toute la sorcellerie de l'univers »<sup>29</sup>. La mort brutale de Radiguet en 1923 le laisse dans une grande détresse. En 1924, Georges Auric le conduit chez « les gens » qu'il connaissait à Meudon. Le marxiste Henri Lefèvre, qui déplorait la place importante prise dans la pensée française par Maritain constatait que le philosophe faisait figure de rocher vers lequel on voyait descendre les cargaisons de noyé. Mais c'était le projet de Maritain lorsqu'il reçut le legs inattendu de Pierre Villard. L'amitié entre Cocteau et Maritain fut durable comme l'ont clairement établi Michel Bressolette et Pierre Glaudes<sup>30</sup> et comme le révèle une correspondance de quelques quarante années. Henri Massis décrit ce Cocteau d'alors, qui « donnait Radiguet comme le fils qu'il s'était choisi » et qu'il rencontra chez Maritain dans des circonstances inoubliables. Cocteau était venu dîner pour la première fois. « Tout le repas n'avait été qu'un jeu étourdissant de mots, d'images, un précipité de paroles que Cocteau semblait prodiguer à toute vitesse pour recouvrir son angoisse et la rendre invisible »<sup>31</sup>. Encore éblouis, ils sont au salon. Entre le père Henrion, dans sa robe blanche avec sur la poitrine le cœur rouge et la croix plantée. Cocteau est bouleversé, se convertit. Les deux lettres entre Maritain et lui ont rendu cette conversion publique. Elle ne fut pas durable mais nous lui devons sans doute la réflexion de Maritain sur les rapports difficiles et parfois mélancoliques que l'art entretient avec la sainteté. Ou n'entretient pas. L'analyse de M. Sachs, sous un air innocent a quelque chose de venimeux :

« Je crois qu'il se produisit au sujet de Cocteau mais affectueusement et plaisamment un peu ce qui s'était produit à Montmartre en des esprits plus prévenus. Il fut heureux d'avoir trouvé pour la bonne cause un porte-parole si bien écouté et un peu à la façon dont les Montmartrois avaient cédé pour atteindre le public riche, les catholiques militants s'associèrent avec Cocteau pour atteindre un public jeune. Et je le répète avec insistance, tout cela se faisant de la meilleure foi du monde avec la Foi tout simplement »<sup>32</sup>.

On comptabilise 122 lettres de Jean Cocteau et 32 lettres de Jacques et Raïssa Maritain. Toutes les lettres n'ont pas été retrouvées, une partie d'entre elles ont été éparpillées par M. Sachs. Maritain est célèbre, il a quarante ans, Cocteau en a trente trois. Il est associé au projet de fondation du *Roseau d'or*, collection dont le prestige fut grand. Il rencontre Sachs, dont la conduite scandaleuse afflige le couple Maritain, puis Jean Desbordes. Il écrit le *Livre blanc*, sorte d'autobiographie érotique et demande en même temps à Maritain d'écrire une note dans la *NRF* sur un autre de ses livres, ce qui heurte le philosophe. Cocteau estime que la foi peut s'inscrire dans l'ordre de son désir sans implication dans sa vie et sans écartèlements. Dans le n° 6 des *Chroniques du Roseau d'or*, Maritain, par un post-scriptum à propos de la préface du poète au livre de Desbordes *J'adore*, désavoue Cocteau « qui se donne le ridicule de célébrer l'auteur comme un Adam d'avant le mal et de convoquer la jeunesse à une nouvelle religion de l'amour – de la pureté de tout amour. Il dénonce cet hymne à la nature surchargé de religion :

---

<sup>28</sup> Blondin (A.), *Certificats d'études*, la Table ronde, 1977, p. 95-96.

<sup>29</sup> *Idem*.

<sup>30</sup> Jean Cocteau-Jacques Maritain, *Correspondance 1923-1963*, Gallimard, les Cahiers de la NRF, 1993.

<sup>31</sup> Massis (H.), *Au long d'une vie*, « Feuillet de journal », p. 249-254.

<sup>32</sup> Sachs (M.), *op. cit.*, p. 101.

« Il s'agit de savoir si l'onanisme et l'amour pédérastique forment une chasse convenable pour les noms de Jésus et de la Vierge et des saints. Il faut avoir perdu la tête pour s'imaginer que je verrais cela sans indignation »<sup>33</sup>.

La querelle ou le malentendu dont les fondements sont éthiques ne s'apaisa qu'en 1931. *Frontières de la poésie* porte l'empreinte de ces indignations, puis la *Responsabilité de l'artiste*, et d'une manière générale toute la réflexion de Maritain autour de l'entremêlement mutuel de l'éthique et de l'esthétique. Pourtant le dialogue avec Cocteau ne fut ni un duo ni un duel, pas davantage l'image d'Epinal du grand naïf, dupe sainte du gentil pervers. « Polyeucte acrobate éborgnant les idoles au lieu de les abattre »<sup>34</sup>, Cocteau aurait voulu bondir d'un seul élan jusqu'au terme de sa vision. Mais ce ne fut certainement pas cette « grande duperie » que Sachs a décrite avec une légèreté qui n'est pas exempte de perfidie, dans cette sorte de confession que constitue *le Sabbat*. Pas plus que n'est juste sa description des Maritain comme deux naïfs « croyant Rouault, Chagall, Severini et Jean Hugo de grands peintres très complets », croyant même au génie poétique de Cocteau, et s'encombrant d'admiration généralement accordées même si Sachs ajoute un bémol à tant de dédain : « Disons pour être juste qu'ils n'admirèrent personne qui n'eût quelque don, quelque personnalité. Mais ils admiraient pêle-mêle tout ce qui avait un peu de talent et sans discerner où était le durable, où était l'éphémère ; ce goût des arts se mêlait en eux au goût des artistes »<sup>35</sup>.

Et puis, il y a Claudel bien ... Maritain avait écrit : « Tant que les sociétés modernes secrèteront la misère comme un produit normal de leur fonctionnement, il n'y aura pas de repos pour un chrétien ». Claudel qui comme à l'accoutumée emportait dans ses promenades les grandes vérités et s'en servait tantôt pour interpréter le langage des fleurs tantôt pour assommer quelqu'un se met en devoir de rappeler au philosophe des distinctions thomistes. Le philosophe lui rétorque vertement, et puis la controverse cessa. Pas du tout comme le pense M. Léturmy parce que la controverse ne les concernait pas, – la misère concernait Maritain, qui fut un homme de cœur – ni parce qu'ils étaient sorti de leur langage, mais parce que la question de la misère est insoluble philosophiquement. Et si quelqu'un s'avisait de la résoudre philosophiquement, les milliers de vies gâchées par la faim, le froid, la pauvreté et le reste briseraient une telle philosophie à supposer qu'elle se transmette.

## LE THOMISTE

Maritain est d'abord un philosophe et un philosophe thomiste, fort de la conviction que la philosophie de saint Thomas avec sa structure incomparablement puissante, est restée pendant des siècles enveloppée dans les formes de la théologie, sans se déployer pour elle-même, selon son essence, et que le temps était venu pour elle de prendre sa forme propre, son organisation interne et son développement autonome en tant même que philosophie. Il est thomiste parce que la philosophie de saint Thomas est la philosophie qui lui semble basée sur des principes métaphysiques vrais.

« A la vue de la succession des hypothèses scientifiques, certains esprits s'étonnent qu'on puisse aujourd'hui s'inspirer de principes métaphysiques reconnus par Aristote et Thomas d'Aquin, et enracinés dans le plus antique héritage intellectuel de notre espèce. A cela, je réponds que le téléphone et la radio n'empêchent pas d'avoir toujours deux bras, deux jambes et deux poumons, de tomber amoureux et de chercher le bonheur comme ses lointains ancêtres ; au surplus, la vérité ne reconnaît pas de critères chronologiques, et l'art du philosophe ne se confond pas avec l'art des grandes couturières »<sup>36</sup>.

Mais s'il devient thomiste, et un thomiste radical, aux yeux de certains il fait pourtant figure d'un intrus dans l'Ecole, ou mieux, d'un naïf, et il le reconnaîtra lui-même. Non sans humour, il évoquait une vieille dame vénérée qui, parlant de lui à un de ses amis disait: « il est catholique vous savez, mais d'une secte particulière, il est aussi thomiste », ce qui l'amenait à définir le thomisme quelques lignes

---

<sup>33</sup> *La correspondance Cocteau-Maritain*, avec la *Lettre à Jean Cocteau, Réponse à Jacques Maritain*, (1926) coll. Idées Gallimard, 1993, p. 180, cité par P. M. Emonet, « *La correspondance Cocteau - Maritain* » in *Les Cahiers Jacques Maritain*, n° 26, Juin 1993, p. 45.

<sup>34</sup> Gardère (P.), *op. cit.*, p. 29.

<sup>35</sup> Sachs (M.), *Le Sabbat*, *op. cit.*, p. 119.

<sup>36</sup> *Profession de foi*, *op. cit.*, pp. 29-30.

plus loin: « Mon Dieu, le thomisme n'est pas tout à fait une secte comme la Christian Science, c'est simplement la philosophie d'Aristote baptisée par saint Thomas d'Aquin »<sup>37</sup>. En 1943, il définissait déjà son projet philosophique:

« s'attacher aux principes de la raison et aux principes de la foi dans la synthèse la plus stricte pour avoir la vue la plus libre et affronter le plus hardiment les problèmes de notre temps. C'est une bonne manière de mettre tout le monde contre soi, les traditionalistes qui n'aiment pas le nouveau et les novateurs qui n'aiment pas la tradition, les rationalistes que la prière fatigue et les dévots que la science dérange, et même les spécialistes de saint Thomas qui casent le thomisme dans un tiroir de l'histoire du moyen âge et n'entendent pas qu'on le sorte de là. Il y a vingt-cinq ans, sortir le thomisme de son casier historique ou des manuels de séminaire pour en faire une philosophie vivante semblait une entreprise absurde, une entreprise de desperados. Nous avons commencé comme des desperados. C'était l'époque où d'autres desperados se mettaient à l'aventure du communisme et du fascisme. Je veux croire que si notre aventure a mieux tourné, c'est que dès l'origine, elle était dirigée vers la liberté de l'esprit »<sup>38</sup>.

S'il se définissait comme un philosophe en avouant qu'il ne pouvait se définir comme un professeur parce qu'il avait enseigné par nécessité, il se définissait surtout

« comme une espèce de romantique de la justice trop prompt à s'imaginer à chaque combat livré, qu'elle et la vérité auront leur jour parmi les hommes. Et aussi peut-être une espèce de sourcier collant son oreille à la terre pour entendre le bruit des sources cachées, et des germinations invisibles. Et aussi, peut-être, comme tout chrétien, en dépit des misères et des défaillances et de toutes les grâces trahies dont je prends conscience au soir de ma vie, un mendiant du ciel déguisé en homme du siècle, une espèce d'agent secret du Roi des Rois dans les territoires du prince de ce monde, prenant ses risques à l'instar du chat de Kipling, qui s'en allait tout seul »<sup>39</sup>.

Au soir de sa vie, il ne sera plus qu'un « vieux laïc », un « paysan de la Garonne », analogie pour le paysan du Danube qui est « comme on sait, un homme qui met les pieds dans le plat, ou qui appelle les choses par leur nom »<sup>40</sup>. Ce qui est déjà beaucoup. Plus tardivement dans sa vie, il écrira encore à son sujet dans la lettre du 27 avril 1968 :

« Je me verrais plutôt comme un animal bizarre et paradoxal, à moitié raté, en qui la "vraie philosophie" qu'il hérite a été constamment bousculée par un tas de poussées extérieures qui tiennent sans doute au fait d'être un chrétien en des temps malheureux. (...) Je comprends très bien vos réserves sur cette catégorie des idéosophes que j'ai créée précisément parce qu'elle était abrupte et me coupait décidément de mes chers contemporains. Ici encore le pratique a joué son rôle: entre exaspérer beaucoup de lecteurs (...) et avoir une infime chance de délivrer peut-être quelques esprits par un traitement de choc, il fallait choisir. J'ai choisi non comme un pur philosophe aurait fait mais comme un enragé de vérité que son temps dégoûte, et qui n'a d'espoir qu'en de possibles petits troupes »<sup>41</sup>.

C'est dans les années vingt que Maritain commence véritablement son activité de philosophe. Il se révélera âpre à la vérité, il en a l'instinct, il en proclame le primat – la vérité première servie – il est un polémiqueur redoutable : sa plume est acérée, vive, puissante. Il le dit sans ambages : « Il faut avoir l'esprit dur et le cœur doux. Sans compter les esprits mous au cœur sec, le monde n'est presque fait que d'esprits durs au cœur sec et de cœurs doux à l'esprit mou »<sup>42</sup>. Il n'épargne ni les siens ni les autres. Procédant par rudes distinctions, selon les mœurs des scolastiques – « avant de coudre il faut tailler » –, il sort le thomisme de son casier historique ce qu'aucun philosophe n'est jamais prêt de pardonner, thomistes y compris, thomistes surtout. On le dit néo-thomiste et il s'en défend : il est

<sup>37</sup> Discours du 9 janvier 1943 recueilli dans *Pour la Justice*, Editions de la Maison française, New York, 1945, pp. 192-193, cité dans les *Cahiers Jacques Maritain*, n° 4-5, Le Centenaire du Philosophe, nov. 1982, textes et documents, p. 12-13.

<sup>38</sup> *Idem*.

<sup>39</sup> Texte du 1<sup>er</sup> août 1954 cité par Stanislas Fumet, « Le Carnet de notes de Jacques Maritain », *La Table ronde*, 1965, n° 213, p. 11., préface au *Carnet de notes*, op. cit. p. 130.

<sup>40</sup> *Paysan de la Garonne*, op. cit., Avant-propos.

<sup>41</sup> Lettre à Henry Bars, *Cahiers Jacques Maritain*, n° 4-5, op. cit., p. 30.

<sup>42</sup> Lettre à Jean Cocteau, cité par Jean Dauzat, *Maritain, un maître pour notre temps*, Paris, Téqui, 1978, p. 23.

thomiste. Il va s'amadouer avec le temps et en conviendra lui-même : « A cette époque je m'imaginai que la tâche essentielle de la philosophie était de réfuter l'erreur. J'ai fait du chemin depuis, j'ai compris que la réfutation n'est qu'une besogne secondaire, et le plus souvent vaine et inutile (et qui a souvent nui au thomisme). Il ne faut pas réfuter, mais « éclairer » et aller de l'avant »<sup>43</sup>. Il va s'y employer. La déshérence actuelle avait commencé de son vivant déjà et il ne l'ignorait pas, elle ne le troublait d'ailleurs pas plus qu'un chrétien n'y est autorisé :

« S'il m'est permis de parler ici de ce qui me concerne en particulier, je dirai que l'intelligentsia française (à part un petit groupe d'amis très chers), en regardant depuis pas mal d'années mon travail comme non-existant, m'a rendu un précieux service, dont je lui ai du reste une reconnaissance mitigée car elle ne se proposait pas de me le rendre. (...) J'ai pu découvrir de quelles sympathies merveilleuses est capable, malgré les interdits de l'intelligentsia, ce petit peuple anonyme qui, à force de patience, et d'angoisse aussi fait tout seul son chemin vers la vérité »<sup>44</sup>.

Ou encore la lettre du 10 décembre 1946<sup>45</sup>,

« C'est mon honneur de chrétien que je défends, je trouve qu'il est mal soutenu quand vous supposez à priori que j'ai vraisemblablement du me tromper parce qu'il faudrait "des lumières très spéciales et rares" pour éviter aujourd'hui toute erreur en philosophie politique. Et qui sait après tout si ces lumières m'ont été refusées? *Humanum dico, et quasi in insipientia* : j'ai servi fidèlement saint Thomas depuis plus de trente ans, et j'ai contribué plus que les zélés publicistes sud-américains qui invectivent contre moi à répandre sa doctrine dans le monde ».

Une fois passées les années noires, Maritain lui-même avouera un « assagissement » au moins dans la forme : « Je ne désire plus (comme cela m'est arrivé dans ma jeunesse) irriter le lecteur, ni même mettre son sens de l'humour à l'épreuve, mais le fait est que je déteste un style perpétuellement et uniformément sérieux, qui rappelle ces grandes robes de pédants dont parlait Pascal et dont l'imagination des gens affuble les philosophes. Je prends la vérité au sérieux ; je ne me prends pas au sérieux »<sup>46</sup>.

## L'EXIL ET LA GARONNE

En 1936 déjà, Maritain intervient en faveur de l'Espagne républicaine. Mauriac pourra dire que Bernanos, Maritain, Bergamin et lui-même avaient sauvé au cours de la guerre d'Espagne, l'honneur de l'Eglise. Bergamin apportera une nuance : « ce que nous avons taché de sauver alors, c'est la vérité du peuple espagnol sacrifié avec la bénédiction épiscopale »<sup>47</sup>. La défaite le surprend en effet en Juin 40 à New York où il doit donner un enseignement à l'Ecole Libre des Hautes Etudes. En 1942-1943, quatre vingt onze professeurs ont ainsi donné deux mille deux cent leçons et conférences. Parmi eux, Jean Perrin, Henri Focillon, Georges Gourévitch, Claude Lévi-Strauss, Roman Jakobson etc...<sup>48</sup>. Entre son arrivée à New York, le 15 janvier 1940, et le mois de mai, il donne une trentaine de conférences dans dix villes différentes. Parlant parfaitement l'anglais il était un professeur et un conférencier très apprécié aux Etats-Unis. Quand il arrive aux Etats-Unis, envoyé par les Relations Culturelles en principe pour une série de conférences, la guerre n'était pas encore commencée. Il y restera jusqu'à la fin de 1944. Sa mission aux Etats-Unis est devenue exil : « Le 30 septembre on a appris que la guerre n'éclaterait pas. Nous sommes partis pour New York le lendemain premier octobre »<sup>49</sup>.

Il raconte l'essentiel dans son *Carnet de notes* :

---

<sup>43</sup> *Carnet de notes*, op. cit., p. 184-185.

<sup>44</sup> Préface à *La politique selon Jacques Maritain*, par Henry Bars, éd. Ouvrières, 1961, pp. 11 – 13.

<sup>45</sup> *Raison et raisons*, op. cit., p. 271, cité dans *Cahiers Jacques Maritain*, n° 4-5, Le centenaire du philosophe, nov. 1982, p. 14.

<sup>46</sup> *Réflexions sur l'Amérique*, Fayard, 1958, in *O. C.*, volume IV, 1983, p. 9, cité dans *Cahiers Jacques Maritain*, 4-5, 1882-1982, Le centenaire du Philosophe, p. 12-13.

<sup>47</sup> *André Malraux, Guy Suarès, José Bergamin, Entretien*, Paris Stock, 1974.

<sup>48</sup> Mougel (R.), « Les années de New York », *Cahiers Jacques Maritain*, n° 16-17, Le philosophe dans la guerre 1939-1945, Jacques Maritain-Général de Gaulle, Avril 1988, p. 17.

<sup>49</sup> Note de Jacques Maritain, *Journal de Raïssa*, op. cit., p. 403.

« Nous avons pensé d'abord rentrer en France dans le courant juin. Mais après l'armistice, l'occupation d'une moitié de la France et l'installation du gouvernement de Vichy, nous avons décidé de rester aux Etats Unis où nous pouvions agir, parler et écrire librement (...). Je ne savais pas alors que dès l'arrivée des allemands à Paris, la Gestapo était allée me chercher à l'Institut Catholique, mais je savais bien que la publication de mon livre *A travers le désastre*, auquel je me suis mis tout de suite, me fermait les portes de mon pays<sup>50</sup>.

Au moment de la catastrophe française en 1940, pas un instant il ne se laisse duper par le ton moralisateur de Pétain. Là où Mauriac, Claudel, André Gide se laissent séduire un moment, il oppose un refus absolu, le même que Bernanos. Il salue l'Appel du 18 juin bien qu'il n'adhère pas directement à la France libre, qu'il soupçonne d'antisémitisme. Il appuie De Gaulle contre Giraud.

Maritain est un converti, un philosophe thomiste, mais il est aussi, il est surtout un « lyrique ». Il rédige *A travers le désastre*. Les premières pages sont d'un lyrisme poignant : « Hurlez comme les sapins de Zacharie, forêts, fontaines, belles plaines de mon pays »... Il est un lyrique mais il est aussi un homme lucide. Le livre frappe aussi par l'acuité d'une analyse politique qui rejoint celle de Marc Bloch dans *L'étrange défaite*. Il est d'une âpre sévérité envers la droite vichyssoise, autant qu'envers la gauche. L'antisémitisme de Vichy y est condamné en termes cinglants.

La controverse avec Saint-Exupéry témoigne et de son lyrisme et de son radicalisme... D'un côté un homme à la sensibilité écorchée : « Vous représentez, à mes yeux, la droiture, la justice, le désintéressement et la probité. J'ai lu tous vos livres avec une sorte d'amour. (...) Votre personne morale est universellement respectée »<sup>51</sup>, de l'autre la réponse implacable « d'un homme de soixante ans qui réfléchit depuis longtemps à l'évolution de la société française et qui porte sur le régime de Vichy un regard lucide, que confirmeront les historiens futurs »<sup>52</sup>. A la défense du rôle de Vichy « syndic de faillite » dont la France ne pouvait se passer selon Saint Exupéry Maritain oppose une critique cinglante. Dans une page d'une extrême violence il énumère les crimes de Vichy tout en regrettant d'être en désaccord avec un homme estimé. Mais « briser dans les cœurs le sens de la justice n'est pas réconcilier une nation, mais la jeter aux puissances d'avilissement. Si vous voulez réconcilier ceux qui peuvent l'être, ne commencez pas par demander l'apaisement pour ceux dont un peuple entier sait qu'ils l'ont livré aux bêtes ».

Une fois précisée qu'il s'agit de vérité sans acception de personne, l'analyse est d'une lucidité sans l'ombre d'une complaisance :

« Admettons aujourd'hui que les persécutions entre les groupes de résistance et les exécutions, les emprisonnements, les camps de concentration; que l'absence de protestation publique en face des assassinats d'otages, et même, dans certains cas, la collaboration des préfets dans l'établissement des listes d'otages; la suppression des libertés de la personne et des libertés ouvrières; la propagande empoisonnée contre l'Angleterre et contre l'espérance de la victoire, et tous les coups obliques portés aux Alliés, fut-ce en faisant tirer des Français contre des Français; la politique de collaboration industrielle avec l'ennemi, la levée de la légion antirusse combattant sous les ordres de Hitler "pour la civilisation", la déportation organisée des ouvriers français pour le travail forcé en Allemagne; l'inondation de mensonge et d'abjection sous laquelle, sans la résistance de son peuple, la France risquait de perdre son âme; les lois antisémites avec leur cortège de bassesse morale et de cruauté, les horreurs des camps où, comme l'a dit l'évêque de Toulouse, hommes femmes et enfants sont traités comme du bétail, enfin cette chose qui provoque tout de même l'indignation de Saint-Exupéry, et qui n'avait jamais souillé notre histoire, la violation du droit d'asile, la livraison des réfugiés étrangers et des juifs naturalisés français, des hommes que nous avons accueillis parmi nous et qui sont maintenant donnés à la mort – Dieu juste, des milliers de femmes, d'enfants et de vieillards saisis dans les camps et dans les rues, en zone non occupée comme en zone en zone non occupée comme en zone occupée, pourchassés comme du gibier et envoyés à la boucherie

---

<sup>50</sup> *Idem*, p. 426-427.

<sup>51</sup> Saint Exupéry (A.), Lettre à Jacques Maritain, in *O.C.*, Bibliothèque de la Pléiade, volume II, p. 74-75. Pour une exposition des faits et circonstances dans lesquels cette controverse s'est déroulée voir la notice de Françoise Gerbod, dans le volume II des œuvres complètes de Saint Exupéry, p. 1244-1253.

<sup>52</sup> *Idem*, p. 1253.

hitlérienne –, admettons que toutes ces hontes aient été exclusivement dues au chantage allemand et à la contrainte allemande, bien qu'elles aient été présentées comme le fruit glorieux d'une politique libre et raisonnée, et bien que les feuilles publiques et les déclarations officielles regorgent de leur apologie. Elles ne font en tout cas que manifester l'étendue de la faute assumée par ceux qui, mettant le sceau à une suite d'erreurs dont ils n'étaient pas seuls responsables, ont enfermé la France dans le piège de l'Armistice ».

On ne saurait être plus clair. Le 8 septembre 1942, il lance un appel radiodiffusé sur la déportation des juifs, et il s'y montre une fois de plus sans concessions. Il se fait l'écho de la protestation la plus énergique parmi les évêques de France : celle de Monseigneur Saliège, archevêque de Toulouse qui a « élevé la voix contre la cruauté abominable dont on use contre les juifs dans les camps de concentration, où on traite comme du bétail les enfants, les femmes et les hommes qui ont l'honneur d'appartenir à la race de Jésus-Christ ».

C'est au cours de cet exil aux Etats-Unis qu'il s'oriente davantage vers la philosophie politique. De 1940 à 1944, il publie *les Droits de l'homme et la loi naturelle*, *Christianisme et Démocratie*, *L'éducation à la croisée des chemins*, *Principe d'une politique humaniste*. Après la Libération, Charles de Gaulles veut le nommer ambassadeur de France au Vatican. A son corps défendant, il accepte une mission exceptionnelle de trois ans de 1945 à 1948. Pendant l'après-guerre, le sartrisme recouvre l'avant-scène philosophique. L'existentialisme fait rage, il fait face en publiant le *Court traité de l'existence et de l'existant* en 1947. En 1947, il accepte une chaire à Princeton et il fera désormais l'essentiel de sa carrière aux Etats-Unis où il connaît encore aujourd'hui un réel rayonnement, autant dans le monde des philosophes que parmi les hommes de lettres. Ces événements biographiques ne sont pas sans incidence sur son œuvre. D'une part, Maritain écrira une partie de ses ouvrages en anglais ; ils seront ensuite traduits dans sa propre langue maternelle, d'autre part, dans son œuvre esthétique, le choix des œuvres et des artistes sera conditionné par les années passées aux Etats-Unis et sa connaissance de la littérature anglo-saxonne lui fournira un matériau varié pour ses analyses des arts verbaux. Avec Yves Simon, il fut d'après Etiemble, l'un des premiers « à affirmer la chute de la bourgeoisie française comme caste privilégiée ».

Les années soixante sont difficiles à vivre. Maritain se voit privé de ses attaches les plus proches. Véra meurt le 31 décembre 1959. Puis Raïssa, en 1960. « Et maintenant écrira t-il dans son carnet de notes, je survis à elles deux, comme un mendiant soutenu par elles. Mais la vérité est que je me survis aussi à moi-même »<sup>53</sup>. A la mort de sa femme, Maritain qui « depuis un certain jour de novembre 1960, ne vit guère qu'à la façon d'un fantôme » rentre en France et va décider de vivre près des Petits Frères de Jésus à Toulouse, pour se préparer à mourir et non pour poursuivre des controverses philosophiques. Il ne cessera cependant pas d'écrire. Parmi les fruits de ses dernières années, il faut compter la traduction du *Cantique des Cantiques* dernier salut à la poésie à qui il a rendu un juste hommage en élaborant une esthétique qui porte en elles les questions oubliées aujourd'hui.

Il eut un jour cet échange :

« Vous êtes m'a t-on dit, comme un déchiffreur de magie noire qui nous commanderait de voler avec nos bras.

– Non, je vous demande de voler avec vos ailes.

– Mais nous n'avons que des bras.

– Des bras? Des ailes atrophiées, ce qui est tout autre chose. Elles repousseraient si vous aviez du courage, si vous compreniez qu'on ne s'appuie pas seulement sur la terre, et que l'air n'est pas le vide »<sup>54</sup>.

---

<sup>53</sup> *Carnet de notes*, op. cit., p. 382.

<sup>54</sup> Texte de 1925, *Les degrés du savoir*, op. cit., p. 6, cité dans les *Cahiers Jacques Maritain*, 4 – 5, Le Centenaire du Philosophe, p. 22.



A t-il vraiment cru qu'il comptait pour du beurre, le vieil homme qui écrit non sans humour qu'il ne voit guère « dans les pays d'Occident que trois révolutionnaires dignes de ce nom : Eduardo Frei au Chili, Paul Alinsky en Amérique, et moi en France, qui compte pour du beurre, puisque ma vocation de philosophe a tout à fait obnubilé mes possibilités d'agitateur »<sup>55</sup>.

Byzance disputait le nombre d'ailes des chérubins : six, assurément. Les deux ailes écarlates de la poésie, celles, d'un vert lumineux de l'intuition créatrice, et les deux ailes blanches de la grâce. La philosophie, c'est bien connu, n'a pas d'ailes. Quant à la beauté, elle boîte. Comme la contemplation.

---

<sup>55</sup> *Le paysan de la Garonne*, op. cit., p. 41.